

Interview de Catherine Lalumière: le Conseil européen de Luxembourg (Paris, 17 mai 2006)

Source: Interview de Catherine Lalumière / CATHERINE LALUMIÈRE, Étienne Deschamps, prise de vue : François Fabert.- Paris: CVCE [Prod.], 17.05.2006. CVCE, Sanem. - VIDEO (00:09:18, Couleur, Son original).

Copyright: Transcription CVCE.EU by UNI.LU

Tous droits de reproduction, de communication au public, d'adaptation, de distribution ou de rediffusion, via Internet, un réseau interne ou tout autre moyen, strictement réservés pour tous pays.

Consultez l'avertissement juridique et les conditions d'utilisation du site.

URL:

http://www.cvce.eu/obj/interview_de_catherine_lalumiere_le_conseil_europeen_de_luxembourg_paris_17_mai_2006-fr-43a2df76-9c69-4330-b642-beb9a0346c42.html



Date de dernière mise à jour: 04/07/2016

Interview de Catherine Lalumière: le Conseil européen de Luxembourg (Paris, 17 mai 2006)

[Étienne Deschamps] En décembre 1985, l'Acte unique, vous l'avez dit, finalement la négociation se débloque, l'esprit européen règne et, de ce point de vue-là, le sommet européen de Luxembourg est très symptomatique, très symbolique. Vous y avez participé...

[Catherine Lalumière] Ah oui, pour moi c'est un des grands souvenirs de ma vie communautaire, oui, le sommet de Luxembourg. Alors...

[Étienne Deschamps] Que s'est-t-il passé? Pourquoi ces souvenirs aussi fastes?

[Catherine Lalumière] Quand on a abordé le sommet de Luxembourg, qui a duré deux jours, il restait des points non résolus. On avait négocié pendant six mois, on avait résolu un certain nombre de choses, mais il restait des points noirs. Et on se demandait un peu ce qui allait se passer. Alors, les chefs d'État et de gouvernement se réunissent, et ça bloquait. Ça bloquait, ça bloquait et en particulier – si ma mémoire est bonne – ça a beaucoup bloqué sur l'article 100 de l'époque, qui portait sur la reconnaissance des normes de pays à pays. La philosophie du «Cassis de Dijon», si vous voulez, mais portée au niveau des procédures de reconnaissance des décisions des différents pays, réciproquement.

Dans l'article 100, là encore mes souvenirs sont lointains, le principe de départ, c'était l'unanimité. Mais on introduisait des possibilités de vote à la majorité qualifiée. Et puis, ensuite, des exceptions à l'exception. Donc, principe: unanimité; exception: la majorité qualifiée; exception de l'exception dans certains domaines. Au total, un article assez monstrueux. Et tout le débat portait sur la rédaction de ces exceptions, exception de l'exception, exception de l'exception de l'exception, etc. Un travail de dentellière... pourquoi? Eh bien, parce que les intérêts nationaux étaient très divergents. Et chaque chef d'État et de gouvernement avait, dans son arrière-cour, tous ces ministères qui disaient: «Mais vous ne pouvez pas lâcher là-dessus, ce n'est pas possible, il faut une exception...» etc., etc.

Et ça a duré des heures et des heures. À tel point qu'à un moment donné, nous avons été plusieurs à dire: «Ils n'y arrivent pas. On n'y arrive pas. Ça bloque, ils vont repartir.» Et j'ai imaginé madame Thatcher plantant là tout le monde et repartant dans son avion vers Londres; Helmut Kohl, même chose; je pense que c'était Andreotti qui devait représenter l'Italie; François Mitterrand, etc. Vraiment, on a tous eu l'impression que c'était le fiasco. Et là, le miracle – ce que j'appelle le «miracle européen» – a joué. Alors, qu'est-ce qui a fait que le miracle a joué? La présidence luxembourgeoise. Alors, ils sont toujours épatants les Luxembourgeois, ils savent mettre de l'huile dans les rouages, ils n'indisposent personne, ils sont honnêtes, de bonne volonté, etc., donc ça crée un climat. Et puis, je crois que même madame Thatcher ne pouvait pas partir et planter là l'exercice, malgré toutes les critiques qu'elle a apportées sur tel et tel point, sans arrêt.

Là vraiment, ça n'a pas dû être photographié, parce que c'était à huis clos – donc je ne pense pas qu'il y ait de photos –, mais quand on a vu tous ces grands leaders politiques, le crayon à la main, en train d'essayer eux-mêmes, parce que dans les coulisses, nous, les tâcherons, on avait fait toutes les formules qu'on pouvait, ça ne marchait jamais. Donc, ce sont finalement les chefs d'État et de gouvernement eux-mêmes qui écrivaient les formules pour arriver à un compromis acceptable par tout le monde. Par la suite, on me dira – des commentateurs autorisés, des universitaires éminents, etc.: «Mon dieu, mais cet article est écrit... c'est épouvantable, c'est d'une confusion! Mais qui a écrit ça? C'est nul!» Et je leur ai dit: «Vous savez, il n'est pas beau. Ça, d'accord, ce n'est pas beau comme rédaction. Mais c'est ça le prix du compromis.»

C'est que chacun a trouvé le petit bout qui lui convenait. Et c'est pour ça qu'il est construit avec principe, exception, exception de l'exception, etc., etc. Esthétiquement, il n'y a pas plus laid. Politiquement, c'est formidable, parce que finalement ça a permis l'accord – la mise en œuvre a été un petit peu compliquée, parce qu'il faut être un peu technicien pour arriver à s'y retrouver dans toutes ces nuances –, mais ce n'est pas cher payé compte tenu du fait qu'il y a eu l'Acte unique, on a débloqué le système et ça a été finalement une grande joie. Mais on avait frôlé le précipice... – et l'échec.

Alors, c'est une leçon, je crois, qui montre, si vous voulez, que les difficultés sont permanentes. Il y en a tout le temps, tout le temps, tout le temps. On part de très loin, on est très différents, on a des visions différentes, des préjugés différents, etc. Mais, petit à petit, patiemment, on arrive à rapprocher les points de vue, à surmonter les obstacles, et à passer.

[Étienne Deschamps] Mais vous l'avez dit vous-même, ça ne fonctionne que si chaque responsable, chaque leader politique prend effectivement ses responsabilités – et en ce compris, à ce moment-là, les Britanniques, ne veulent pas prendre le risque de l'échec. Ils sont tous animés de la même foi, de la même volonté d'aboutir.

[Catherine Lalumière] Voilà. Si... évidemment il faudrait faire de la psychologie 25 ans après, ou 30 ans après. Pourquoi madame Thatcher n'est-elle pas partie? Bon, c'est vrai que le tandem Kohl-Mitterrand constituait un poids qui pouvait dissuader ceux qui auraient voulu s'émanciper. Il y avait aussi Delors, mais enfin ça, je ne pense pas que madame Thatcher aurait été impressionnée par les réactions de Jacques Delors. Mais c'est l'ensemble, si vous voulez. Oui, il y avait des gens qui croyaient en l'Europe, Mitterrand et Kohl, Delors, Andreotti c'est quelqu'un qui était très européen, les Espagnols qui arrivaient, très européens. Donc, tout ça, ça comptait quand même énormément.

Et dans un climat... quand il y a des leaders, c'est beaucoup plus difficile de prendre la tangente et de faire un peu n'importe quoi. C'est ça la force d'entraînement des leaders. Et là, il n'y a pas de doute que ça a joué. L'habilité et la souplesse luxembourgeoises, et la présence de leaders, qui se sont fait violence aussi à eux-mêmes – parce qu'il ne faut pas croire qu'en Allemagne ou en France, ce fameux article 100 était facile à faire passer.

Mais moi je les verrai toujours, le crayon à la main, en train de trouver eux-mêmes les formules acceptables. Parce qu'on dit toujours que ce sont des experts qui sont derrière, etc. Mais à un moment donné, c'est l'épreuve de vérité. Les experts, ils restent dans le couloir, et c'est le chef d'État qui est seul avec lui-même et qui doit trouver les formules. C'était étonnant je dois dire, un spectacle étonnant. Alors, après on est heureux, c'est la joie. D'ailleurs, je n'ai jamais oublié ce soulagement, parce qu'on avait eu peur. On a eu très chaud, mais on a été soulagé après. C'est quand même très curieux la mécanique européenne.